

Octobre 2025

# jeune cinéma



**439**

France : 8 €

Étranger : 12 €

**Andrei Ujică**  
**Actrices comiques du muet**  
**Cinéma US**  
**Tinto Brass**

# FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA (27 juin au 5 juillet 2025)

Raccourcie d'une journée, contraintes budgétaires obligent, la 53<sup>e</sup> édition du Fema a cependant enregistré la deuxième meilleure fréquentation de son histoire, avec 85 122 spectateurs en salles. La conséquence d'un cocktail euphorisant, constitué d'avant-premières, de rétrospectives, d'hommages, de copies restaurées et de rencontres.

## Samedi 28 juin

*Boule de feu* de Howard Hawks, avec Barbara Stanwyck, est une merveille indémodable, qui croise avec bonheur deux univers diamétralement opposés, des intellectuels et des gangsters. Cette version très singulière de Blanche Neige et les huit nains joue parfaitement avec l'absurde, dans une histoire qui se fiche totalement de sa crédibilité. Mais abordons le domaine contemporain avec *Baise-en-ville* de Martin Jauvat (sortie le 21 janvier 2026) dont l'humour est léger, qu'il soit dans les dialogues ou les situations, mais pas sans signification, socialement parlant, ce qui est loin d'être le cas dans

la plupart des comédies françaises. On rit aussi, dans *Amour apocalypse* d'Anne Emond (14 janvier), mais un peu jaune. Cette comédie romantique, si tant est que cela en soit une, se déroule sur fond de désastre à venir, dans un écho de l'anxiété qui étreint notamment son personnage principal. Mais le film ne s'en tient pas à sa base réaliste et s'envole parfois dans des scènes plus ou moins prophétiques ou fantastiques, soutenues par une voix off sentencieuse, qui se fait trop entendre.

## Dimanche 29 juin

La journée commence par un choc frontal, d'origine belge. Dans *On vous*



*La Femme qui en savait trop* (Nader Saeivar, 2025)

croit de Charlotte Devillers & Arnaud Dufeys (12 novembre), le dispositif choisi pour une séance de tribunal adopte la forme la plus réaliste possible, les plaidoiries des avocats étant dites par de véritables professionnels, mués, pour un temps, en acteurs d'une crédibilité imparable. L'histoire ne raconte pas une affaire réelle en particulier, mais s'appuie évidemment sur des cas avérés, de nature voisine. Devant le fracas de l'intime, le spectateur reste coi, presque en état de sidération. *Perla*, d'Alexandra Makarová, est bien plus classique. La cinéaste austro-slovaque y raconte l'histoire de sa grand-mère, tiraillée entre l'Ouest et l'Est, au temps du communisme. Pas toujours convaincant dans sa construction, le métrage séduit davantage quand il aborde la relation mère/fille, fusionnelle et facétieuse.

*Love me Tender* d'Anna Cazenave Cambet (19 décembre) est une épreuve pour son héroïne, une Vicky Krieps qui se livre corps et âme, dans le rôle omniprésent de Clémence, mais aussi pour le spectateur, qui suit le quotidien d'une femme qui a fait de son fils sa bataille, et qui n'a de cesse de se heurter aux préjugés de la société et de la justice, pour ses choix sentimentaux et sexuels. Disons que l'on peut rester dubitatif vis-à-vis d'un film qui suscite les mêmes sentiments qu'une certaine littérature autocentré et épuisante pour les nerfs.

### Lundi 30 juin

*Un simple accident* faisait partie de la programmation mais un autre film iranien y figurait, l'excellent *La Femme qui en savait trop* (27 août). Le

film de Nader Saeivar est une histoire d'engrenage, qui accule ici un personnage de vieille femme, seule contre tous ou presque, face à une communauté d'hommes, solidaires pour des raisons diverses, qui ont le plus souvent à voir avec la compromission ou la corruption. Il n'est pas inutile de revenir parfois aux sources des grands cinéastes, à l'occasion d'un festival, et de découvrir une œuvre dont on n'est plus très sûr si on l'a vue ou non. Par exemple, le quatrième long métrage de Pedro Almodóvar, *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?*, est un film passionnant, d'un réalisateur qui maîtrise déjà son art, à part peut-être dans la conduite de son récit, mais celui-ci, aussi foute-queue soit-il, ne manque pas de charme. Hommage au néoréalisme et aux travailleurs vivant dans les HLM de la banlieue, le film dresse un portrait de groupe avec ses excéntriques en tous genres, tout en cernant une femme de ménage au bord de la crise de nerfs, débordée et au fort désir d'émancipation.

### Mardi 1<sup>er</sup> juillet

L'Irak de 1990, avec son culte insensé à Saddam Hussein, avait tout d'un pays qui aurait pu se nommer l'Absurdistan. Pour son premier long métrage, *The President's Cake* (4 février), Hasan Hadi a choisi pour personnage principal une écolière, accompagnée de son coq apprivoisé, en quête d'ingrédients pour confectionner un gâteau à l'occasion de l'anniversaire du dictateur. Une chronique à hauteur d'enfant, qui va du delta du Tigre et de l'Euphrate à la grande ville de Bassora et qui permet de dresser un portrait à la fois

effrayant et pittoresque d'un régime en sursis. Hadi s'inscrit dans les pas de Kiarostami pour ce conte illuminé par le beau visage d'une fillette qui a appris à se battre et à éviter les dangers qui l'entourent.

À la veille de la projection de *Chronique des années de braise* à Cannes, dans une version restaurée, son réalisateur, Mohammed Lakhdar-Hamina, s'est éteint, cinquante ans après la seule Palme d'or à ce jour pour un film africain. Cette fresque épique, relatant quinze ans d'histoire de l'Algérie colonisée, de 1939 à 1954, aux prémisses de la guerre d'indépendance, n'a rien perdu de sa puissance, ni de son intérêt historique. Si le film peut paraître confus par endroits, il est surtout elliptique, alternant l'intime, avec la vie d'un homme chassé de ses terres

par la sécheresse, rescapé d'une épidémie de typhus et de la Seconde Guerre mondiale, avec le collectif, ce peuple algérien sous le joug, subissant humiliation et répression, avant de se résoudre à employer les mêmes méthodes que l'occupant : celles de la force.

Nous terminons la journée sous d'autres latitudes, avec *L'Incroyable Femme des neiges* (12 novembre). Neuf ans après son *Voyage au Groenland*, Sébastien Betbeder est de retour chez les Inuits, via un détour par le Jura. Vu son titre et la présence de Blanche Gardin, le film s'annonçait comme une comédie, avec une pincée d'absurde et une bonne louche de fantaisie, mais ce n'est vraiment pas cela, enfin pas seulement. Il comporte deux périodes bien distinctes, aux tonalités divergentes, sans perdre



Manon Clavel, *Kika* (Alexe Poukine, 2025)

toutefois son unité, à mesure que la découverte de son personnage principal se fait de plus en plus précise.

### **Mercredi 2 juillet**

Il y avait de la curiosité pour découvrir le nouveau Laura Wandel, après son remarquable *Un monde*. Après une maternelle, voici le service de pédiatrie d'un hôpital public, avec *L'Intérêt d'Adam* (17 septembre) dont le récit suit particulièrement le quotidien stressant d'une infirmière qui allie humanité, dévotion et discipline, dans la mesure de ses possibilités et au sein d'un quasi chaos. Une soignante héroïque, ou presque, et qui se débat avec sa hiérarchie, mais aussi avec des cas cliniques problématiques, comme celui de cette femme isolée, suivie par la justice, et de son enfant qui ne se nourrit pas correctement.

Éprouvant, *Le Silence autour de Christine M.*, un film de Marleen Gorris, sorti en 1982, et très méconnu, l'est également. C'est l'histoire de trois femmes ordinaires, qui ne se connaissaient pas et qui ont assassiné le gérant d'une boutique de prêt-à-porter. Un geste inexplicable et sauvage qu'une psychiatre tente de comprendre, en discutant avec les meurtrières. Le film est conçu comme une véritable déclaration de guerre féministe, qui ne fait pas de prisonniers.

Après cela, *Miroirs n°3* (27 août) représentait un retour au calme, avec Christian Petzold, présent pour présenter son long métrage. Un récit épuré, qui en dit et en montre peu mais qui utilise des détails *a priori* insignifiants (les caprices d'un lave-vaisselle) pour évoquer la difficulté

de communiquer et de s'aimer. C'est un film sur le deuil, avec deux histoires en miroir, évidemment, mais c'est, bien davantage, un voyage tranquille dans les ressorts de l'âme humaine, avec ses mystères, sans une recherche absolue de l'émotion, celle-ci venant comme par effraction, avec une bienveillance pour ses personnages, tous plus ou moins touchés par les aléas de la vie.

*Sirât* (10 septembre) s'annonçait épique, après les étincelles de *Viendra le feu*, le précédent long métrage d'Oliver Laxe, avec une expérience sensorielle ultime espérée. C'est bien là que se situe la surprise (et la déception) du film, dans son incapacité à nous embarquer dans un véritable trip dans le désert, même avec une musique de rave pulsant en fond sonore. Quel dommage que les personnages manquent autant de profondeur et que, soudainement, les pérégrinations s'enchaînent, inutilement cruelles, dans un pile ou face censé être explosif mais, qui ne peut être considéré autrement que gratuit. L'objet radical promis n'est vraiment pas au rendez-vous et l'on se contentera d'une sorte de mix aléatoire entre *Enter the Void* et *Le Salaire de la peur*, soit une aventure qui ne manque pas de sable, mais certainement de sel.

### **Jeudi 3 juillet**

*Kika* (12 novembre), l'héroïne de Alexe Poukine, ne vient pas d'Espagne mais de Belgique. Durant plus de la moitié du film, la réalisatrice nous enchantera avec le portrait d'une assistante sociale dévouée qui va devoir encaisser les coups du destin, sans que le récit perde de sa fraî-

cheur ni de son humour, toujours bien placé. Dans la dernière partie, l'aspect documentaire tend cependant à s'imposer, au détriment du "romanesque", en explorant le monde trouble du BDSM, certes montré sans excès de voyeurisme, mais sur un mode un peu répétitif.

Après être passé notamment par Toronto, Busan et Londres, *Les Larmes du crocodile* de Tumpal Tampubolon n'a pas de date de sortie annoncée. Ce film venu l'Indonésie, pays bien peu représenté sur nos écrans, est loin d'être inintéressant, déjà par son cadre peu banal d'un parc à crocodiles, dirigé par une femme et son fils, liés par une relation fusionnelle, qui va être mise en péril par l'arrivée d'une jeune femme bien sous tous ses rapports. Le récit d'émancipation est assez habituel, mais il baigne dans une atmosphère très particulière, au milieu d'animaux qui passent leur temps la gueule ouverte, placides et immobiles, en attendant l'heure du déjeuner.

### Vendredi 4 juillet

Radu Jude et Nadiv Lapid à l'affiche le même jour, c'est l'assurance de sortir des sentiers battus, mais aussi le risque de trouver que le bouillon est poussé un peu trop loin (euphémisme). En attendant, *La Dame de Constantinople* de Judit Elek, à laquelle le Fema rend hommage, est l'occasion de découvrir une cinéaste hongroise encore peu connue. Proche du documentaire, dans la description de la vie dans un immeuble surpeuplé de Budapest, le film s'attache à la solitude d'une vieille femme qui vit dans ses souve-

nirs et recherche un logement plus petit, mais surtout plus calme. Dans cette quête un peu triste, une longue scène de fête dans son appartement bondé percuté son quotidien dans une veine absurde, entre Tati et Fellini.

Avec *Kontinental '25* (24 septembre), Radu Jude poursuit la radiographie contemporaine de son pays, ici la ville de Cluj, avec toujours la même féroce mais aussi un sens de l'absurde, qui démontre qu'il possède une veine humoristique particulière, qui apporte un peu de légèreté. C'est du Jude pur jus, à travers le parcours de son héroïne, confrontée à un drame qui l'amène à reconstruire son métier de huissière de justice et à culpabiliser. Mais, plus globalement, le cinéaste s'en prend une nouvelle fois aux dérives de son pays, sur un ton sardonique et cinglant : le capitalisme à tout crin, le nationalisme (face au voisin hongrois, notamment), les rancunes historiques, la corruption endémique, etc.

Nadav Lapid, de son côté, a déjà illustré son peu de goût quant à l'évolution de la société israélienne et de la politique de son gouvernement dans ses films précédents. Mais après le 7 octobre, *Yes* (17 septembre) raconte un pays où l'esprit de vengeance se transforme en fureur sans limite, alimentée par une propagande de plus en plus violemment. Évidemment, le cinéaste traite le sujet à sa manière, d'abord flamboyante, dans des débuts plutôt réussis où la musique et la danse créent une ambiance électrique, puis bien plus chaotique où le film, de plus en plus radical, pousse les curseurs au maximum mais sans la flui-



dité narrative que l'on était en droit d'attendre. Lapid n'a jamais prétendu à la sobriété, mais nous voici rapidement pris dans un capharnaüm, un maelström ou un tumulte indescriptible, les trois termes pouvant convenir.

### Samedi 5 juillet

Le festival va se terminer ce soir avec la projection, en version karaoké, des *Demoiselles de Rochefort*, mais il reste auparavant quelques petits plaisirs à déguster. En commençant par *Little Trouble Girls* de la cinéaste slovène Urška Djuki. L'adolescence est au cœur d'un récit d'apprentissage au féminin qui, fort heureusement, se distingue par sa mise en scène, délicate et sensuelle, mais aussi par son scénario, qui traite du désir, de la confusion et de la compétition au sein d'un groupe. Tout se déroule au milieu d'un chœur de

filles, dans une sorte de séminaire destiné au perfectionnement de leur art vocal. En outre, leur appartenance à une école catholique ajoute encore au plaisir trouble d'un film qui n'hésite pas à construire des passerelles entre religion et sensibilité charnelle et entre candeur et perversité. *Wives* de Anja Breien, sorti en 1975, répondait directement au *Husbands* de Cassavetes, et a représenté un marqueur dans le cinéma norvégien, qui connut même deux suites, avec les mêmes réalisatrice et actrices, dix et vingt ans plus tard. Le film laisse une grande place à l'improvisation, dans cette virée dans les rues d'Oslo où trois femmes mariées oublient pour une journée maris, enfants et routine. C'est terminé pour cette année, mais on se voit l'été prochain, non ?

Alain Souché